

côté **équipe**  
**interview**

# Danielle Moysse

**Philosophe**

Agrégée de philosophie, qu'elle enseigne depuis 25 ans, Danielle Moysse est également chercheuse associée à l'Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux. Elle a notamment étudié les problèmes relatifs à la place que la société accorde aux personnes handicapées. Danielle Moysse a publié cette année « Handicap : pour une révolution du regard » (éditions **PUG**) et rédige régulièrement des articles pour la rubrique « Science et éthique » du quotidien « La Croix ».



FREDERIQUE PLAS

# « Le médicament à l'excès »

**Pharmacien Manager : La pharmacie est-elle un commerce comme les autres ?**

**Danielle Moysse :** Non, car c'est la seule profession de santé inscrite au registre du commerce. A travers la santé, les clients des pharmacies disent beaucoup de leur façon d'être ou de leurs états d'âme. Le pharmacien doit accéder à la souffrance de l'autre dans un contexte très difficile. Il s'agit d'un commerce, avec ses contraintes de temps et de promiscuité. La plupart du temps, un autre client attend derrière celui qui parle. Or la relation nécessite un respect du secret professionnel et médical.

**P.M. :** Selon le « Dictionnaire de l'Académie française, un compte d'apothicaire serait un compte sur lequel il y a beaucoup à rabattre. Qu'en pensez-vous ?

**D.M. :** La profession est finalement méconnue, et connue par un imaginaire collectif plutôt négatif. Outre cette expression de « compte d'apothicaire », la littérature n'est pas tendre. Monsieur Homais, le phar-

Un peu de philosophie dans ce monde de bruts ! Une fois n'est pas coutume, nous abordons votre relation au malade, analysée avec tact et recul par Danielle Moysse, spécialiste de l'approche du patient dans notre société.

macien de *Madame Bovary*, cristallise tout ce que l'on peut imaginer de négatif : le goût de l'argent d'un petit-bourgeois pédant plus soucieux de sa gloire personnelle que de la vie des gens, et de plus assez lâche (il altère le cadavre de l'héroïne en voulant lui couper une mèche de cheveux, tant il est effrayé). Le pharmacien est décrit comme médiocre et dangereux.

**P.M. : Comment concilier l'affect et le commerce ?**

**D.M. :** Ce n'est pas évident. On méconnaît les états d'âme des pharmaciens. Que vivent-ils émotionnellement ? Difficile à dire ! Apparemment, la profession nécessite un investissement croissant auprès des gens, notamment à cause des difficultés sociales grandissantes et de l'augmentation des hospitalisations à domicile. Les pharmaciens sont peut-être de plus en plus sollicités dans leur rôle d'accompagnant. Il leur faut renseigner le client, souvent régulier, en toute objectivité, et entendre des souffrances à l'écoute desquelles ils n'ont peut-être pas été préparés.

**P.M. : Comment les philosophes voient-ils évoluer la relation des Occidentaux au commerce ?**

**D.M. :** Au commerce ou à l'argent ? Le commerce assure la fourniture des biens nécessaires à la vie quotidienne. Comme l'argent, il ne constitue pas un problème en soi. Pour Aristote, la monnaie est une nécessité car l'échange idéal que serait le troc est impos-

d'accepter la précarité de notre condition, comme les autres professions de santé. Le penseur tibétain C. Chogyam Trungpa pense par exemple que la guérison devrait d'abord passer par l'effort de prendre acte de la mort, autrement dit d'en intégrer l'idée à la vie même, pour espérer guérir ! La société occidentale est à mille lieux de tout cela, dans sa lutte acharnée contre la vieillesse, le moindre défaut, etc.

**P.M. : Nous approchons des fêtes de fin d'année. Accompagner un patient est-il un cadeau qu'on lui fait ?**

**D.M. :** Oui, dans le sens où, humainement, l'accompagnement constitue le « plus » non commercialisable. Mais ce cadeau devrait être dû à tous. Or, nous sommes loin du compte avec une médecine surtout fondée sur l'administration de médicaments. Il reste beaucoup de travail à propos de l'annonce de la maladie, le conseil, la capacité à entendre la détresse. L'entourage, quand il existe, doit souvent pallier un accompagnement professionnel qui n'a guère les moyens de se rendre efficace.

**P.M. : Le médicament ne fait-il pas barrière au « vrai » relationnel entre le patient et le pharmacien ?**

**D.M. :** Non, souvent la personne vient à l'officine pour chercher un médicament. Tel est le motif de sa venue. Mais il existe peut-être une focalisation excessive dans la recherche du médicament. Soigner, est-ce uniquement administrer un médicament ? Voyez l'effet placebo, le simple fait de « donner » peut se révéler efficace grâce à l'imaginaire du patient et la relation avec le professionnel de santé. Dans ce contexte, le pharmacien a certainement un rôle de relais, et ce malgré les contraintes structurelles : un lieu public, étroit...

**P.M. : Comment les professionnels de santé devraient-ils appréhender la maladie pour optimiser les chances de guérir ?**

**D.M. :** La maladie n'est pas un simple détraquement du « corps-machine ». La maladie donne un message, informe sur la personne, la société où elle habite... Le médicament ne peut pas tout car la maladie est un symbole. Pour Chogyam Trungpa, que je citais tout à l'heure, ce n'est pas tant la maladie qui importe mais le bouleversement psychologique qu'elle représente. Si nous nous contentons de recourir à des techniques – au sens étriqué du terme –, cela ne suffit pas. L'ensemble du malade doit être pris en compte. Mais l'Occident a appris à penser autrement. Le corps est considéré comme un ensemble d'organes dont certaines pièces défaillantes peuvent être remplacées. Cela peut être salutaire, efficace et spectaculaire. Par exemple en cardiologie quand on remplace une artère, ou en orthopédie quand on change une hanche, un genou. Mais cela suffit-il à rendre compte de ce que vit le malade ?

Propos recueillis par Fabienne Colin

# est focalisé

sible. Pour lui, l'argent est légitime en tant qu'intermédiaire mais pose problème s'il devient un but. Aristote serait effondré d'assister à la course vers notre capitalisme financier déchaîné. Les analyses de Marx disent la même chose sur la légitimité de l'argent lorsqu'il est un intermédiaire, mais sur sa perversion quand le profit devient le but. Or, depuis longtemps l'argent est devenu le but et non le moyen. Si l'humain est effacé au profit de l'argent, c'est bien sûr problématique. Quant à la pharmacie, ce n'est pas elle qui pose problème mais sans doute, dans certains cas, la logique de rentabilité des laboratoires.

**P.M. : Les Occidentaux ont-ils une manière particulière d'appréhender le handicap ?**

**D.M. :** Notre culture a hérité d'une philosophie où la domination de l'ensemble des choses est devenue centrale. Pour Descartes, l'homme doit se rendre comme maître et possesseur de la Nature. Dans ce cadre, comment voir le rapport à la maladie, au handicap et à la mort autrement que sous la forme d'une lutte acharnée contre eux ? Nous les considérons uniquement dans un rapport d'éradication. Les gens refusent donc qu'il puisse y avoir un problème sans solution. Les pharmaciens sont aux prises avec la difficulté